

Thibault de Montaigne

Un jeune homme triste

roman

Fayard

© Librairie Arthème Fayard, 2007.
ISBN : 978-2-213-63189-9

pour Sofia

*Je ne voudrais pas revivre mon innocence,
je voudrais seulement le plaisir
de la perdre une seconde fois.*

Francis Scott FITZGERALD

Deauville. Je crois que c'est elle qui avait dit Deauville. Quelques jours au bord de la mer, loin de la canicule, du ronron parisien, ce ne serait pas si mal, non ? Comme souvent, j'avais accepté. C'était devenu une seconde nature chez moi. Au même titre que se brosser les dents, songer au temps qu'il fera, remercier le busard qui vous a refusé une cigarette ; j'acceptais d'instinct. Pourtant, je n'étais pas en fonds à l'époque. Il y avait bien les morts dans les maisons de retraite, les carambolages sur l'autoroute A13, quelques feux de forêt de temps à autre, mais pas de quoi griffonner trente feuillets pour le journal non plus. Alors, Deauville...

Seulement, c'était Camille, vous la connaissez. Impossible de lui faire changer d'idée. Et puis, cette façon qu'elle avait de faire la moue, les lèvres en pied-de-biche, prêtes à vous soulever le cœur, et ses yeux aussi tristes qu'un ciel de Turner. J'avais fini par me résigner. Après tout, c'était la fin août et, comme toutes les fins août, on aurait aimé que cela ne se termine jamais : les aubes qui s'étirent, les mouches contre les

persiennes, les draps encore moites quand elle se lève et que je la retiens comme on retient un air à la radio, une de ces chansons doucereuses qui, sans doute, ne passeront pas l'automne. C'était la fin août et il y avait quatre ans déjà. Je pouvais bien faire un effort.

Ne restait plus qu'à trouver un prétexte, une occasion, un joli mot d'excuse pour ma conscience. Deux ou trois mois auparavant, j'avais abandonné ma vieille Cox en rade sur la route de Lisieux. Un problème de joint de culasse apparemment. La dépanneuse l'avait remorquée jusqu'à un garage de Pont-l'Évêque où elle sommeillait depuis, fraîchement toilettée et les joints remis à neuf. J'en profiterais pour la récupérer et passer le week-end avec Camille. Cela me paraissait la meilleure chose au monde. Camille et ma Cox et Deauville. La meilleure chose au monde, et au diable les feux de forêt.

Tout fut arrangé. Le jour même, je réussis à sortir plus tôt du journal et attraper le 17 heures 31. Deux heures et un torticolis SNCF plus tard, je débarquai à Pont-l'Évêque. Bourgade franchouillarde, panneau « Ville fleurie ». Le garage ne fut pas difficile à trouver, entre la pharmacie et le magasin d'abat-jour. Immédiatement je repérai ma Cox avec sa carrosserie bleu nuit et sa capote blanche, son air voûté de vieille dame sortie en cachette faire des siennes. Bon sang, je l'avais dans la peau, cette guimbarde. Le garagiste l'avait bien compris ; il est venu me faire des frais, m'assommer de détails. Turbines, soupapes, tout le tralala. J'ai coupé

court et demandé la facture. 212 euros hors taxe. NB : la prochaine fois, penser à vérifier la pression des pneus sur le garagiste en personne.

Enfin, j'étais heureux de la retrouver, de m'asseoir sur le cuir craquelé du siège, sentir l'armature en alliage saillir dans mon dos, éprouver le contact rêche du volant, l'absence de direction assistée, la boîte quatre vitesses qui s'éraillait un peu dans les reprises, le frein sur lequel on devait quasiment se mettre debout pour espérer un sursis à cette brève existence. C'était une rudement belle bagnole et j'avais écumé des kilomètres avec elle. La San Fermin et ses taureaux, les vignobles de Montepulciano, la frontière hollandaise – quand elle existait encore... Chaque fois que j'entendais son moteur VW 4 cylindres vrombir, ma gorge se nouait et j'échafaudais des rêves de corniches sur la Méditerranée, de pistes sablonneuses dans la vallée du Drâa, de circuits en ellipse aux noms rutilants : Indianapolis, Daytona, Kansas City... Sans doute ne les atteindrais-je jamais, mais peu m'importait. J'aimais cette voiture autant qu'on peut aimer les objets, c'est-à-dire pour ce qu'ils disent encore de nous, de ces instants passés desquels on se sent irrémédiablement étranger.

Pourtant il faudrait tôt au tard que je m'en sépare. L'arthrite des belles cylindrées. Elle commençait à me coûter bonbon en réparations et ce n'était pas avec mon salaire au journal que j'allais entretenir une vieille maîtresse. Camille, elle, était contre. Elle

ne voulait rien y entendre. Au fond, je crois qu'elle l'aimait plus encore que moi, cette Cox. Elle l'aimait parce que c'était nous. Une jeunesse qui ne veut pas passer, qui garde le souvenir du vent dans ses cheveux, le loisir de se perdre à quatre heures du matin sur une route de campagne, de faire l'amour en attendant une remorqueuse, de rouler dans une vieille chose alors qu'autour de nous les grues de construction font du houla-houp jusqu'au ciel. A la réflexion, ce week-end, ce n'était pas autre chose, pour elle, qu'un moyen de revenir sur nos traces, de retrouver l'odeur du plomb et de l'insouciance. Prouver que les choses ne passent pas, qu'on peut les retenir, encore un peu, juste un peu.

Camille devait arriver plus tard, par le train de 19 heures 21. Comme souvent, son travail la réquisitionnait. En attendant, j'ai décidé d'aller faire un tour. Une petite escapade en solitaire, histoire de tuer le temps sur les chapeaux de roue.

A la sortie de Pont-l'Evêque, j'ai obliqué vers le nord et Englesqueville, la colline de Saint-Gatien. La Cox grimpait à merveille et, tout en conduisant, je regardais la plaine en contrebas, les champs d'herbe brûlée et le vert acide des pommiers, les bocages qui gravissaient en pente douce et le ruban sombre des pins au-dessus. C'était une fin de journée douce et amère. Le soleil coupait ras et recouvrait la campagne d'une lumière jaune et liquide, une lumière presque fatiguée, comme si elle avait déjà trop voyagé.

Odeurs de terre et de foin coupé. Moucheron. La Cox bourdonnait sur la route vide et je me souvenais d'avoir toujours aimé ces heures-là. Ces fins d'été où tout se désimplite avant de recommencer. Quand j'étais même, c'était le moment le plus beau du monde. Bientôt la rentrée des classes, de nouvelles têtes, de nouveaux lieux. Qui sait, peut-être arriverais-je à devenir un autre cette fois ? Les autres mioches préféraient sans doute le soleil pétaradant de juin, les cris et les batailles d'œufs marquant la fin des cours mais, moi, c'était différent. Je voulais que tous les mois se terminent en août. Retrouver ces heures indécises, malhabiles. Sentir cette chose qui meurt en nous dont nous ne sommes pas encore certains, et retrouver ce vent d'espoir, vague et entêtant, d'un ailleurs qu'on ne cherche pas encore à rejoindre.

J'avais dépassé Englesqueville et la Cox continuait à grimper comme un chef. Même en quatrième, elle tirait superbement. Je me sentais un peu ivre d'entendre son moteur et le claquement du vent sur le cuir des sièges et dans mes cheveux. Dommage qu'elle connaisse tant de problèmes, cette vieille guimbarde. Mais il faut se résoudre à se séparer des choses. Camille ferait la tête. Je tâcherais de lui expliquer. Enfin, peut-être attendrais-je un peu, je trouverais un compromis. En attendant, regarde-la virer dans les tournants, accrocher à l'asphalte comme une patineuse à la glace et, quand tu rétrogrades, regarde ce qu'elle donne. Ne dis pas que tu n'es pas heureux.

Une fois dépassé Saint-Gatien, j'ai commencé à redescendre. Je ne voulais surtout pas manquer Camille. J'ai tâché d'accélérer. Les champs, les barbelés défilaient à vive allure. A chaque virage je me déportais sur le côté opposé, jouais de l'embrayage et de l'accélérateur pour gagner le maximum d'adhérence et braquais d'un coup sec en songeant, au même instant : Si un camion se pointe, tant pis pour toi, mon coco... au mieux, tu pourras toujours te rabattre ou tenter d'enfoncer une clôture... Mais aucun camion ne se pointe jamais, la Cox sortait en trombe du virage et, tandis que la vallée se découvrait en contrebas, l'adrénaline déposait un goût amer dans ma gorge.

J'ai fini par m'arrêter en bordure d'une ferme. Recouvré mon calme. Le soleil déclinait lentement à l'ouest, embrasant les feuillages des bois environnants. Jaune-brun et terre d'ombre. Herbes froncées sous la brise. Je songeais encore à la Cox. Cette sale manie de se faire peur. Mais avoue-le, tu n'en es pas vraiment capable, tu voudrais te faire peur confortablement et tu as déjà vu trop de morts. Alors, ne joue pas au cow-boy. Songe à Camille, elle n'aimerait pas que tu agisses de la sorte. D'ailleurs, quand elle est là, tu fais parfaitement attention, n'est-ce pas la preuve que tu tiens à certaines choses ?

J'ai pris une cigarette, aspiré le silence. Après quoi, je suis sorti me dégourdir les jambes. A gauche de la ferme un champ de maïs dévalait légèrement. On venait tout juste de moissonner et quelques feuilles

gisaient encore à terre, pareilles à de la tôle arrachée. Étrange qu'ils aient commencé si tôt cette année. L'été touchait donc bien à sa fin, bientôt rien de ce paysage ne serait plus. Ni cette lumière dans mes yeux, ni cette brise sur mon visage, ni tout ce que j'aurais pu être à cet instant. J'ai continué à fumer en lisière du champ tandis que plus loin, au-dessus des taillis, des corbeaux battaient l'air et tournoyaient dans le ciel trop pâle. Jetaient des cris de bêtes traquées. Alors j'ai pensé à Camille et que tout cela en valait la peine. Malgré les maïs qu'on fauchait déjà, et le soleil qui s'étiolait, et l'été une fois de plus qui s'achevait.